

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



TABLE DES MATIERES.

P	R	S	T	U	V	W
<p><b>Poisson :</b></p> <p>Ce que j'aime le mieux, 275 Charité, La, 556 Dans la plaine, 220 Déclaration d'amour, 595 Général J. A., 301 Hommage d'acier de l'an, 1872, 4 Jour, Le, de l'an, 1872, 4 Napoléon III, 172 Notre espoir est vous, 275 Opéra, Une scène d', 136 Printemps, Le, 218, 243 Républicain, 40 Sous l'orme plein de sève, 304 Souvenir, 46 Stabat mater dolorosa, 231 Temps, Le, 196 Volontaires, Nos, 232 Pacifique, Le, canadien, 621 Painchaud, Le monument de, 405 Palais Musical, Le, 485 Pape, Le grand et le grand roi, 27 Pape, Le futur, 466, 472</p>	<p>Paquet, L'Abbé, cours de, 33, 74, 98, 123 Pare Dacker, 278, 291, 306, 307 Paré, T., Correspondance de, 135 Paul Ier, La mort de, 107 Peintre, Le, et le Vitriol, 447 Pensy vanie, 551 Pie IX, hommage à, 262 Platon, Le, 313, 339 Poètes pauvres, Le, 436 Porteur d'eau, Le, 333 Portugal, Un roi du, 315 Prédiction, Une, 477 Prima, La, de 1873, 457, 469, 481, 493, 505 517, 541 Procès, Un, 528 Prophétie de Napoléon sur le roi de Rome, 578, 622 Pronlx, Le monument de, 392 Pumain, Les Canadiens de, 5 " La société St. Jean-Baptiste de, 95</p> <p style="text-align: center;"><b>Q</b></p> <p>Québec, Chronique de, 531 Québec, 41 Quesnel, F. A.</p>	<p><b>R</b></p> <p>Récolte, La, 448 Rencontre des candidats victorieux, à la place Viger, 441 Requin, Les, 295 Riel et Clark, 458 Rhodss, Description du colosse de, 579 Roi d'acier, Un, 424 Rolland, J. B., Correspondance de, 196 Rome, Les ruines de, 135 Rouher, 256, 263 Roy, M. Joseph, 553 Rumeurs politiques, 324</p> <p style="text-align: center;"><b>S</b></p> <p>Sacré-Coeur, 315 Saxony, 488 Saxony, Colons du, 207 Saxony, L'embouchure du, 472 Saxony, Tombeaux des, 137 Scott, Walter, 577 Shakespeare, 491 Sievie, La géologie de, 538 Sociétés de Construction, 124</p>	<p>Sound, Catastrophe du, 428 Stephens, M. Paul, 153 St. Jean, Le lac, 50 St. Jean, N.-B., Le naufrage de, 617 St. Jean-Baptiste, La, 309 St. Maurice, Les farges de, 191, 207, 226 Stewart, La maison de, New-York, 501 Suicide, Un, 436 Suite, M., 511 Super flumina Babylonis, 51</p> <p style="text-align: center;"><b>T</b></p> <p>Tableau électoral, 367, 405, 429 Taché, J. G., Lettre de, 100 Thiers, M., 173 Thiers, M., et Guizot, 491 Tour de force, 33, 51, 64, 112, 130, 155, 159 Tremblay, Dr., 430 Tromblement, Le, de terre, en Californie, 194 Trois-Rivières, Un concert aux, 489 Tropman, E. nules de, 141 Trou, Le, de la Malbaie, 309</p>	<p><b>U</b></p> <p>Une touffe de cheveux blancs, 190, 202 " Union médicale," L', 14 Union, L', typographique Jacques-Cartier, 297 Union catholique, la soirée de l', 24, 517 Université, 577 Urso, Camilla, 489</p> <p style="text-align: center;"><b>V</b></p> <p>Vatican, Le concile du, 563, 567, 587, 611 Vermont, E. U., 491 Vierge, La petite, 45 Veuillot, Louis, et l'impératrice Eugénie, 418 Veuillot, 86 Vienne, Le nouveau musée des arts de, 184 Voyage aux yeux salées, 388</p> <p style="text-align: center;"><b>W</b></p> <p>Wright, Philémon, 548</p>		

A U RELIEUR.

Les gravures qui couvrent deux pages doivent être pliées de la manière ordinaire et collées au milieu du pliage avec un onglet, de manière à ce qu'elles ne soient ni percées par la couture, ni ramassées en arrière, quand le volume est relié.

2076.



Vol. III.—No. 1.

MONTREAL, JEUDI, 4 JANVIER, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA NOUVELLE ANNÉE.

Il y a deux ans, le premier janvier mil huit cent soixante et neuf, nous mettions au monde l'Opinion Publique, et nous annonçons comme suit cet événement: Mesdames et Messieurs,

« Un nouvel enfant est né au journalisme canadien. Il vient au monde dans des circonstances heureuses, à une époque de joie et de réjouissances. . . . Nous l'envoyons paré des langes les plus convenables que nous avons pu lui procurer, vous porter les hommages et solliciter vos sympathies et votre encouragement. Ce cher enfant ! il en a bien besoin; il entre dans une carrière semée de peines et de déboires, dans une route bordée de ronces. Animé des meilleures intentions, d'un caractère doux et bienveillant, il espère que vous ne le découragerez pas à ses premiers pas dans le monde, lorsqu'il vous apparaîtra au seuil de vos demeures. Il a choisi le premier jour de l'an pour vous visiter, parce qu'il sait qu'en ce jour tous les cœurs sont ouverts à la bienveillance, toutes les mains tendues à l'amitié. »

Nous terminions en le mettant sous la protection des dames et en promettant pour lui qu'il ferait un bon garçon.

Malgré nos espérances paternelles et notre confiance dans les sympathies publiques, nous ne pensions pas, il faut l'avouer, que cet enfant si faible à sa naissance se développerait si rapidement. Mais nous avions compté sur votre protection, mesdames, et elle ne nous a pas manqué; vous vous êtes intéressées à l'avenir de cet enfant qui montrait si bonne envie de vivre et tant d'énergie, vous l'avez vivifié de votre souffle bienveillant, encouragé de vos tendres regards.

Aussi quels progrès il a faits!

Aujourd'hui ce n'est plus à quelques centaines de personnes qu'il va rendre visite, non, c'est à dix mille qu'il va porter nos remerciements et nos souhaits. Voyez aussi quel changement s'est opéré en lui; vous avouerez, n'est-ce pas, mesdames, que c'est un assez joli garçon maintenant qui ne se présente pas trop mal pour son âge. Vous reconnaîtrez qu'il fait bien tout son possible pour être bon garçon et que s'il se fâche quelquefois, c'est qu'il est bien obligé pour être digne de vous, de défendre son honneur et d'empêcher qu'on dénature malicieusement ses opinions.

En somme, il a tenu ses promesses; il a cherché à répandre le goût de la lecture, le culte de la religion et de la patrie; et si quelquefois il lui est arrivé de susciter des mécontentements, c'est parce qu'il a voulu dire la vérité à tout le monde. Il a cru que dans les circonstances pénibles que nous traversons, c'était le meilleur moyen d'être utile à ses compatriotes.

Il continuera de marcher dans cette voie, n'ayant d'autre drapeau que celui de la patrie, d'autre parti que celui du progrès et du bonheur de sa chère nationalité. Mais plus que jamais, il le promet, il évitera ces luttes personnelles qui ne donnent pas plus de gloire au vainqueur qu'au vaincu.

Relevant son front assombri un instant par le spectacle du vide lugubre que l'expatriation a fait au sein de la patrie, il va reprendre son énergie pour unir en face du danger toutes les forces nationales. On dit que l'année mil huit cent soixante et douze verra le réveil des nations aimées de Dieu, le triomphe en particulier de la France.

N'aurons-nous pas notre part, dans ce triomphe, dans cette glorieuse résurrection des peuples qui auront souffert? Oui, si nous savons retrouver les vertus et le patriotisme de nos ancêtres, si nos yeux peuvent voir encore l'étoile qui les a guidés à travers tant d'épreuves. Puisse nous ne pas oublier que les luttes les plus dangereuses ne sont pas celles qui se font sur les champs de bataille, mais celles qui se font par l'intrigue, la dissimulation, l'influence et la supériorité que donnent, en Amérique surtout, la richesse et l'activité. La paix est souvent plus désastreuse à des Français que la guerre la plus acharnée.

Noyés au milieu de races énergiques et ambitieuses, dispersés partout sur le continent américain, nous ne pourrions nous conserver qu'en centuplant nos forces par l'émulation et l'union des âmes dans la foi et le patriotisme. Français et catholiques, nous devons comprendre la grandeur des devoirs que nous imposent ces deux titres glorieux. Au-dessus des partis, des ambitions personnelles et des aspirations dévoyées, au-dessus même des régimes politiques, il faut savoir mettre les intérêts sacrés de la patrie, l'avenir et le progrès du Bas-Canada. Il faut enfin qu'il soit bien compris que nous ne pousserons pas l'amour de la conciliation jusqu'au déshonneur et que nous ne prendrons pas plus mais pas moins que ce qui nous appartient justement.

C'est là le seul vœu que nous formons sur le seuil de la nouvelle année où nous entrons, car dans le bonheur de la patrie se trouve le bonheur de tous ses enfants.

A nos compatriotes dispersés sur le sol américain, nous souhaitons de continuer à faire honneur au nom qu'ils portent par l'ardeur de leurs convictions religieuses et nationales et leur amour du travail. Qui sait si un jour nous ne pourrions pas leur offrir de venir manger au foyer de la patrie le pain qu'ils gagnent si honorablement sur la terre étrangère?

Nous avons passé du léger au sérieux sans nous en apercevoir, mais mieux vaut, peut-être, qu'il en soit ainsi.

Il est peut-être bon de dire une fois, le trouble que nous nous donnons et les efforts que nous sommes obligés de faire pour satisfaire tous les goûts de nos lecteurs et nous rendre à leurs désirs. Nous devons avouer que quelquefois nous sommes fort embarrassés. Par exemple, quelques-uns nous écrivent qu'on aimerait moins de faits divers et de nouvelles, et plus de littérature, d'articles sérieux; d'autres, et c'est le plus grand nombre, voudraient au contraire plus de nouvelles, de choses légères ou émouvantes, des meurtres, des accidents, etc.; ne recevant que notre journal, ils veulent y trouver tout ce qui se trouve dans les journaux quotidiens, même les prix du marché, ce qui est peu compatible avec les exigences d'un journal illustré. Placés entre des goûts si divers, nous tâchons de faire à chacun sa part, de varier presque à l'infini notre rédaction. Mais nous prions un grand nombre de nos abonnés de considérer que voulant faire un journal utile, un journal de famille, nous ne pouvons condescendre à publier des choses peu propres à former le cœur et l'intelligence.

Notre but n'est pas seulement d'amuser nos lecteurs, mais de les instruire, de leur faire connaître toutes les choses nécessaires à ceux qui veulent remplir fidèlement

leurs devoirs de citoyens et se tenir au fait des événements qui se passent dans le monde.

Quoi qu'il en soit, sans nous exposer à être taxés de présomption, nous pouvons dire qu'il est des numéros de notre journal qui, par les gravures seules, valent presque l'abonnement pour toute l'année.

L. O. DAVID.

P. S.—Nous avons oublié de dire que pour les ministériels nous ne sommes pas assez conservateurs et pour les rouges pas assez libéral. Nous ne comprenons plus ces vains mots. Nous sommes Canadiens.

L. O. D.

GALERIE NATIONALE.

JOSEPH-FRANS. PERRAULT, ECUIER. (1)

A SON EXCELLENCE LE TRÈS-HONORABLE MATTHEW LORD AYLMER, GOUVERNEUR EN CHEF DU BAS ET DU HAUT-CANADA, etc., etc. My Lord,

Il ne peut y avoir que le désir de vous plaire qui ait pu m'engager à vous détailler la vie d'un sujet aussi mince que moi; tout le mérite qu'aura cette narration sera d'être vraie dans toutes ses parties; les événements de ma vie n'ont rien d'extraordinaire si ce n'est sa longueur, la jouissance pleine et entière de mes facultés intellectuelles et corporelles à un âge où presque tous les hommes en sont dépourvus; ce que je dois à la lecture, dans ma jeunesse, d'un traité sur la longévité dans lequel l'auteur avançait deux propositions qui me sont restées profondément gravées dans l'esprit, « que la tempérance et la sobriété étaient le fondement de la longévité, et procuraient deux avantages de la dernière importance, celui du SALUT et de la « SANTÉ. »

Je puis dire avec vérité que je n'ai jamais perdu de vue ces deux grands moyens et que j'ai constamment travaillé depuis l'âge de vingt ans, à devenir vieux, et j'ai bien réussi, j'en atteste tous ceux qui me connaissent et ils conviendront qu'il n'y a pas d'homme de mon âge qui soit plus dispos, plus laborieux, plus actif et plus gai que moi, à l'âge de quatre-vingts ans que je parcours depuis le premier juin 1753, jour de ma naissance.

Comme il est d'usage dans les biographies de donner la généalogie de celui dont on décrit la vie, je m'y conformerai, et dirai que mes parents, tant paternels que maternels, étaient de la profession mercantile, que mon ayeul était un marchand forain, fils de J. F. Perrault, chirurgien, en la ville de Cosne sur Loire, diocèse d'Osaise, et de Dame Marguerite Caché, qu'il s'établit dans le Canada, et s'y maria à Dlle Pagé-Carey, fille de M. Pagé Carey, bourgeois, de Québec, comme appert par son contrat de mariage passé devant Mre Lacetière, notaire, le 22 novembre 1715.

Qu'il eût cinq garçons et deux filles, que trois d'entre eux suivirent la profession du commerce, un entra dans l'état ecclésiastique, et l'autre dans la marine marchande; que l'une des filles épousa un nommé M. Beausein, marchand, et l'autre mourut fille, pensionnaire à l'Hôtel-Dieu de Québec, à un âge avancé. Je les ai bien connus tous les cinq, l'aîné était un négociant résidant à Québec, dont les affaires étaient fort étendues, ainsi que celles de mon père, ils possédaient chacun une

(1) La biographie de M. Perrault, que nous donnons aujourd'hui a été écrite par lui-même, en 1833, à l'âge de 80 ans, sans lunettes, à la suggestion de Lord Aylmer, Gouverneur en Chef du Bas-Canada. M. Perrault est mort à Québec, le 5 avril 1844. Ses restes mortels reposent sous les voûtes de l'église de Notre-Dame de Québec. Nos remerciements à Mr. Malouin, notre estimable collaborateur de Québec, pour l'envoi de ce précieux manuscrit. Nos lecteurs auront du plaisir à lire ce récit original plein de bonnes et utiles pensées écrit dans le vieux style français si naïf et si noble.

maison à la basse-ville; un autre d'eux était établi à Trois-Rivières, l'ecclésiastique était chanoine de la cathédrale, et est mort Grand-Vicaire; le mariu commandait un vaisseau marchand; mais ayant été pris en mer, il fut ruiné et obligé de se charger de la conduite d'une habitation au Cap François où il gagna environ trois cent mille francs, dont il acheta une habitation à la Nouvelle-Orléans, où il finit ses jours.

Mon père, qui avait laissé Québec en 1759, à l'approche de l'armée anglaise, qui venait faire le siège de cette ville, s'était réfugié aux Trois-Rivières, où il eut le malheur de perdre sa femme, Demoiselle Josephite Baby, qu'il avait épousée à Montréal, sœur de l'honorable François Baby, décédé, membre des Conseils Exécutif et Législatif, fille de M. Raymond Baby, et de Demoiselle Thérèse LeComte Dupré.

Il amena sa famille à Québec aussitôt après que la tranquillité fut rétablie dans le pays, elle consistait en cinq garçons et trois filles.

Il se détermina à passer en France pour y régler ses affaires mercantiles, et disposer des effets qui étaient restés en magasin à Larochele, et qui n'avaient pu lui être envoyés, en conséquence de la prise du pays par les Anglais qui en empêchaient l'importation.

Les enfants furent mis en pension chez divers particuliers jusqu'à ce que les religieuses Ursulines et les Ecclésiastiques du Séminaire de Québec eussent rétabli leur pensionnat où les plus âgés furent placés.

Mon père n'ayant trouvé d'autre moyen de se défaire des marchandises qu'il avait à Larochele, que de les aller vendre à la Nouvelle-Orléans, s'y transporta et nous appela auprès de lui en 1772. C'est dans ces aziles que nous avons été élevés. Nous partîmes au nombre de six pour aller rejoindre, mon frère aîné était parti l'année d'après pour aller auprès de mon oncle, gérant l'habitation Macnaimara au Cap François, et le plus jeune était mort.

Notre navigation fut des plus malheureuses. Nous perdîmes à la Dominique le bâtiment qui nous transportait et tous nos effets, nous fûmes obligés de prendre passage dans un autre qui nous transporta au Cap François, où nous fûmes bien accueillis de notre oncle. Quand je fus rétabli des fièvres que j'avais attrapées dans la traversée, au bout de deux mois, nous en partîmes dans une goélette pour la Nouvelle-Orléans, en compagnie de M. Cabaret, officier d'Infanterie, et de sa dame.

Un voyage qui n'exécède pas ordinairement dix jours, nous prit un mois, nous eûmes le malheur de toucher sur les bancs de la Floride, et le choc fut si violent que notre bateau fut rompu et le gouvernail emporté, en sorte que nous fûmes obligés de relâcher à la Havanne où nous fûmes détenus deux mois, au bout duquel temps nous parvînmes enfin à la Nouvelle-Orléans, sans autre désagrément que de n'y point trouver notre père.

Comme je n'avais rien à faire là, et que l'oisiveté m'était à charge, j'offris mes services gratuits à monsieur Lafitte, un marchand de Bordeaux, qui vraisemblablement est un des parents du fameux Lafitte actuel, résidant en France.

Le printemps 1773, je montai le Mississipi avec monsieur De Rochebrune, et après trois mois d'une navigation dangereuse, j'eus le plaisir d'embrasser mon père établi à St. Louis des Illinois, à cinq cents lieues de la Nouvelle-Orléans, où il faisait un commerce considérable, le surplus de la famille eut ordre de l'attendre à la Nouvelle-Orléans, où il fut le rejoindre peu après, il lui restait alors deux filles et un garçon, en ayant marié une à M. Dorminil Moran, et envoyé le plus jeune garçon à Larochele, pour y être éduqué.

Je restai à la tête des affaires pendant son absence, et comme les équipages étaient faits et que j'avais beaucoup de loisir, je l'employai à étudier la langue espagnole, et je fis très-bien puisque je pus servir d'interprète entre le gouverneur que mon père amenait aux Illinois, et auquel il avait cédé un intérêt dans son commerce, je lui servis même de Secrétaire pendant les trois années subséquentes de son administration.

J'ai resté sept années dans ce pays, et comme tous les ans, nous portions à la Nouvelle-Orléans les pelleteries que nous tirions de l'intérieur, j'en faisais le trajet alternativement avec mon père.

J'ai descendu et remonté ce fleuve trois fois, je mettais trois semaines à le descendre et trois mois à le remonter.

Lorsqu'on laissait les habitations le long de la Pointe-Coupée, à une trentaine de lieues au-dessus de la Nouvelle-Orléans, on ne trouvait que trois mauvaises maisons à l'entrée de la Rivière des Arcansas, et aucune de là jusqu'au village de St. Geneviève, vingt lieues plus bas que celui de St. Louis, à la gauche du Mississipi en montant, et dans deux autres villages à la droite, vis-à-vis ceux-là.

Les dangers de la navigation du Mississipi, ne proviennent pas tant du courant violent que des embarras formés par des arbres d'une prodigieuse hauteur et grosseur qui poussent dans un sol peu ferme et que le courant déracine et entraîne, lesquels s'accrochent à ceux qui sont arrêtés sur le rivage et s'élevaient quelques centaines de pieds dans le fleuve, et causent à leur tête une rapidité de courant si véhémente, que les bateaux et les pirogues engloutiraient si on persistait à les vouloir faire passer; il n'y a pas d'autre moyen alors que de traverser le fleuve pour passer de l'autre côté, où souvent on rencontre un danger aussi éminent; celui d'être écrasé par les arbres que le courant forcé par ces embarras et poussé dans ces anses, déracine et fait tomber.

J'ai été quelques fois obligé de revenir sur mes pas, de faire couper quelques-uns des arbres sur les embarras, et me frayer

ainsi un passage en frappant des cordelles pour hâter mon bateau, et perdre ainsi un couple de jours pour ne faire qu'une lieue.

Tels sont les dangers et les peines que l'on éprouve en montant le fleuve, et ceux que l'on rencontre en descendant sont causés par ces gros et grands arbres qui sont arrêtés au fond de l'eau et dont on voit la tête au-dessus balancer avec une telle force qu'ils crèvent les bateaux qui tombent dessus; en sorte que l'on ne peut se mettre en dérive durant les nuits obscures; si ces scieurs de long comme on les appelle sont dangereux, ceux qui ont perdu leur tête et qu'on nomme chicots ne le sont pas moins.

La terre sur les bords des fleuves est si légère qu'il se faisait souvent des ouvertures dans les points qui abrégèrent quelques fois le chemin de dix à douze lieues. Je fus entraîné une fois dans une semblable ouverture et pensai y périr.

Un autre danger, est la rencontre des partis de sauvages qui sont constamment en guerre les uns contre les autres, et se font un plaisir de piller les passants.

Une année en montant le fleuve, je vis descendre trois pirogues chargées d'une trentaine de sauvages; comme je ne voulais pas les recevoir je fis amarrer mon bateau, et j'armai mes vingt-cinq hommes de fusils chargés, que je tenais accrochés au tendelet, et fis signe aux sauvages de s'éloigner; malgré le désir qu'ils manifestaient de vouloir nous aborder, voyant notre attitude guerrière, ils jugèrent prudent de continuer leur route, sans faire aucune tentative, nous en fûmes quittes pour monter la garde la nuit suivante de crainte de surprise de leur part.

Un surcroît de danger naît souvent de la mauvaise humeur de l'équipage, formé de gens de toutes nations et de toutes couleurs, qui excédés d'un travail pénible, murmurent constamment et sont toujours prêts à se soulever, si le maître n'est pas ferme et résolu.

Mon tour étant arrivé de descendre à la Nouvelle-Orléans en 1778, je partis des Illinois vers le 20 de décembre, dans un bateau chargé de six cents paquets de toutes sortes de pelleteries, ours, chevreuils, cerfs, robes de bœufs, chats, castors, et loutres, et huit hommes d'équipage qui suffirent pour diriger le bateau dans la descente et lui faire éviter les embarras et surtout les scieurs de long, c'est-à-dire les arbres arrêtés au fond de l'eau, et que l'on voit de loin plonger et se relever, comme j'ai dit plus haut.

J'étais accompagné de deux autres moyennes embarcations appartenant à mes amis qui menaient aussi des pelleteries à la Nouvelle-Orléans.

Comme l'usage de mon père était d'observer et faire observer les jours d'abstinence à son équipage, recommandés par l'Eglise, et que j'avais ordre d'en faire autant, mes amis qui suivaient mon bateau derrière lequel était attaché une pirogue où le cuisinier faisait l'ordinaire, sentant l'odeur d'une matelote, me demandèrent la permission de venir dîner avec moi, ce que je leur permis avec bien du plaisir et profitai de cette occasion pour les engager à en faire autant à l'avenir, d'autant plus que cette alternative de gras et de maigre plaisait infiniment aux équipages et contribuait à leur santé.

Arrivé à la Nouvelle-Orléans et ne trouvant qu'un vil prix de mes pelleteries, je pris le parti d'acheter les petites parties de pelleteries que mes amis et autres ne trouvaient pas à vendre, et je fis courir le bruit que j'étais déterminé à les aller vendre en Europe. Les négociants effrayés de cette résolution me proposèrent des prix plus raisonnables que les premiers; en conséquence, je terminai par les leur vendre, et je réalisai quinze cents piastres sur les achats que j'avais faits à mon compte particulier. Si cette petite ruse me réussit, j'eus le malheur d'être obligé de faire protester des lettres d'échange du colonel Clark, commandant pour les Américains aux Caskakias, sur un nommé Miller, négociant à la Nouvelle-Orléans, au montant de six mille piastres; ce qui fut la cause d'un voyage désastreux que j'entrepris pour aller en faire le recouvrement dans la Virginie.

A mon arrivée aux Illinois je trouvai ma sœur aînée mariée à M. Martin Duralde, marchand du lieu, un homme extrêmement bien éduqué, et qui quelques années après fut nommé commandant au poste des Apeloussas.

(A continuer.)

#### UNE LETTRE NATIONALE.

Nous publions avec plaisir la lettre qui suit afin de montrer que dans le clergé on s'occupe aussi des moyens à prendre pour faire une réaction dans la situation matérielle du pays. Plusieurs fois nous avons exprimé l'espoir que le clergé saurait maintenant, comme à toutes les époques critiques de notre histoire, exercer une heureuse influence sur les destinées du Bas-Canada. Rien de plus propre à détruire certains préjugés qui prévalent au sein de la population anglaise, que le zèle déployé en ce moment par plusieurs de nos prêtres les plus éminents, en faveur du développement matériel du Bas-Canada.

St. Jérôme, 23 déc. 1871.

Cher ami,

J'ai lu avec un délicieux plaisir votre lecture sur l'industrie. J'en approuve tous les développements et toutes les conclusions. Je ne pourrais la désapprouver sans me renier moi-même.

Vous avez traité votre thèse avec un rare bonheur. Vous ne craignez pas de dire de dures vérités à notre population canadienne-française pour lui faire comprendre le mal qui la

dévore, et quand on connaît la maladie, on peut dire que le remède, pour le guérir, est déjà sous la main.

Vous avez bien fait de dire un mot sur l'agriculture, car, si la bonne culture de nos terres n'avance pas de front avec l'industrie, cette dernière absorbera le travail de notre population aux dépens de la nourricière de l'état. Comme une nation est un corps social dont tous les membres sont solidaires, il faut que la sève agricole et industrielle se répande également par toutes les artères.

Mais le règne de l'industrie ne commencera à luire dans notre pays avec un certain éclat que lorsque nous aurons des voies ferrées qui transporteront à bas prix tous nos produits sur les marchés de la Puissance et des Etats-Unis. Je vous prie d'insister sur ce point-là avec toute la force dont vous êtes capable pour inoculer fortement cette vérité dans l'âme de la nation. Les chemins de fer sont des branches de ce bel arbre que l'on appelle industrie, mais ce sont des branches indispensables.

Je crois donc que si nous ne faisons pas de puissants et énergiques efforts pour sortir de notre engourdissement et de notre torpeur, nous manquons à la mission que la Providence nous a confiée et nous sommes indignes des desseins qu'elle a sur nous.

Tout à vous,

A. LABELLE, PTE.

L. O. David, Ecr., Montréal.

Les paroles patriotiques de M. le curé Labelle ne surprendront personne; tout le monde connaît son zèle et ses efforts généreux en faveur du progrès de l'agriculture et de l'établissement de chemins de fer. La partie nord du pays surtout le comptera parmi ses bienfaiteurs et le regarde déjà comme le digne successeur de l'hon. A. N. Morin, le continuateur de l'œuvre patriotique de ce grand et regretté citoyen.

Nous tiendrons compte des conseils de notre honorable ami, car nous croyons comme lui que l'agriculture est la base de notre avenir national et matériel et que les chemins de fer sont des branches indispensables de l'arbre de l'industrie. Mais si nous nous occupons surtout de l'industrie, c'est qu'il faut d'abord avoir l'arbre, le soigner et le développer, si l'on veut que les branches soient belles et puissantes.

En d'autres termes, disons que dans la condition où se trouve le pays, l'agriculture se relèvera sans doute par l'industrie, et que les chemins de fer eux aussi ne seront des entreprises vraiment utiles que si elles sont alimentées par l'industrie, car c'est elle qui donne des marchés, des consommateurs aux produits agricoles et des produits manufacturés à transporter aux chemins de fer. C'est si vrai, que dans tous les pays les plus riches, l'industrie a précédé et amené les chemins de fer comme une de ses conséquences naturelles.

Il y a longtemps que nous aurions des chemins de fer partout dans le Nord et dans le Sud, si nous avions eu des manufactures.

Ne croit-on pas que si le gouvernement adoptait subitement une politique nationale, une politique de manufacture et d'industrie, les chemins de fer qui donnent tant de misère à M. le curé de St. Jérôme et à ses amis se feraient rapidement?

Nous n'hésitons pas à dire qu'on aura beau sillonner la Confédération de voies ferrées, nous mettre en relations avec la Chine et le Japon, nous n'en serons pas plus riches, si nous ne brisons pas les obstacles qui s'opposent à la production industrielle dans ce pays, et l'expatriation n'en continuera pas moins de nous dévorer.

Pour nous, nous n'aurions aucune objection à rembourser à l'Angleterre tout ce qu'elle nous a donné pour nos chemins de fer, si elle pouvait nous donner en retour la prospérité que nous aurions, si nous avions produit ici tout ce que ses manufacturiers et ceux des autres pays nous ont vendu depuis vingt ans; car je crois qu'il resterait encore une magnifique balance à notre crédit. Eh! quand même nous n'aurions que les trois quarts ou la moitié des canadiens-français qui nous ont laissés, ne serait-ce pas déjà assez?

Nous le demandons à tous les hommes réfléchis et sincères, que sont les quelques millions de piastres que l'Angleterre peut nous donner encore en comparaison des sommes énormes que nous portons à ses manufacturiers? Vraiment nous ne comprenons pas qu'on puisse un instant, un seul instant, faire la comparaison entre ce que l'Angleterre nous donne et ce que ses manufacturiers nous enlèvent.

Mais pour avoir la prospérité, l'activité et l'énergie que l'industrie nous donnerait, non-seulement, nous n'hésiterions pas à dire merci à l'Angleterre pour tout ce qu'elle pourrait nous promettre encore, mais je crois que nous irions jusqu'à lui payer pendant dix ans une redevance annuelle de plusieurs millions de piastres et nous croirions faire encore une bonne affaire. Non, qu'on dise que tout cela marche ensemble, c'est bon, qu'on ait des capitaux de l'Angleterre et qu'on trouve en même temps le moyen de créer l'industrie, tant mieux! Mais qu'on retarde l'établissement des manufactures en disant que nous avons encore besoin des capitaux anglais, c'est ce que nous ne pouvons comprendre.

Mais nous vendrions tout ce que l'Angleterre nous donnera d'ici à dix ans pour l'avantage d'avoir dans ce pays

une seule compagnie industrielle comme il en existe tant aux Etats-Unis, et nous sommes prêts à prouver, chiffres en mains, que nous gagnerions à l'échange des millions de piastres dans l'espace de dix ans.

D'ailleurs cette protection et cette générosité de l'Angleterre à quoi se bornent-elles réellement? Mais tout simplement à sa garantie, c'est nous qui à la fin payons ce que nous empruntons, et c'est nous qui finirons par nous ruiner complètement avec la garantie de l'Angleterre. Les capitaux!..... ouvrez leur une bonne fois les débouchés de l'industrie et vous verrez que nous n'en manquerons pas. Les banques en regorgent depuis un an.

Non, dans l'intérêt du pays, de la vérité, et de l'honneur national, il faut détruire cette impression fatale qu'il faut laisser le pays glisser sur la pente de la décadence, qu'il faut continuer de nous laisser dévorer par l'émigration afin d'avoir des capitaux pour des chemins de fer.

Pour compléter notre pensée et la rendre plus claire, nous dirons : que construire des chemins de fer sans créer en même temps l'industrie nationale, c'est faire comme celui qui se proposant d'exploiter une industrie, achèterait cinq ou six ans d'avance tous les chevaux et les voitures dont il aura besoin pour transporter ses produits.

Comme le dit M. le curé de St. Jérôme, les chemins de fer sont des branches de l'industrie, commençons alors par avoir l'arbre. Régions immédiatement cette question avec l'Angleterre et les Etats-Unis, nous n'avons pas le temps d'attendre encore dix ans.

Quand un malade est atteint d'un mal qui peut l'emporter rapidement, on n'attend pas que la maladie devienne incurable pour aller chercher le médecin.

L. O. DAVID.

## UN JUGE COURAGEUX.

Il y a encombrement, accumulation de causes devant le comité judiciaire du Conseil Privé en Angleterre. Pour dépêcher plus rapidement les affaires, le Parlement Impérial a passé, à sa dernière session, une loi dont le but est d'ajouter quatre membres au vénéré tribunal. Une clause de cette loi porte spécialement que les nouveaux titulaires ne pourront être choisis que parmi les juges des Cours Supérieures de Westminster et autres tribunaux désignés.

Sir Robert Collier, ci-devant procureur-général, vient d'être promu à l'un des nouveaux postes. Il n'était juge d'aucune des cours mentionnées dans la loi; il n'était qu'avocat très éminent, quoiqu'il n'ait jamais brillé au premier rang. Mais le gouvernement, qui voulait à tout prix faire arriver son procureur-général, eut recours à un subterfuge qui, sans violer peut-être directement la lettre de la loi, semble en éluder complètement l'esprit. Il nomma Sir Robert Collier juge de la Cour des Plaidoyers Communs (*Common Pleas*) et le transféra aussitôt au Conseil Privé. Il paraît que le barreau, la magistrature, trouvent cette conduite du cabinet inconvenante, scandaleuse, sinon illégale. Le Lord Juge-en-Chef, Sir A. E. Cockburn, se fit l'écho de ces murmures et de ces plaintes; dans des lettres tout à la fois dignes, respectueuses et énergiques, adressées à Gladstone et à Hatherlay, le Lord Chancelier, il blâme cette manière d'exécuter la nouvelle loi, et dit en toutes lettres qu'une nomination faite dans de telles circonstances, n'est propre qu'à dégrader le Banc, et à faire du tort au gouvernement qui l'a faite.

Le *Times* publie toute la correspondance et prend fait et cause pour le Juge-en-Chief; il va même beaucoup plus loin que lui: cette nomination attaque dans son essence même un privilège constitutionnel des plus importants—le patronage—et bouleverse toutes les idées reçues, toutes les traditions respectées jusqu'ici en Angleterre. Il ne faut pas jouer ainsi avec les plus hauts emplois du pays. Il faut respecter la hiérarchie et le système de promotion dans l'ordre judiciaire. Si de telles choses peuvent se faire, c'est toujours le *Times* qui parle—il deviendra nécessaire que le parlement retire au gouvernement ce grand patronage, ou qu'il en entoure l'exercice de précautions et de restrictions telles qu'il lui sera impossible à l'avenir d'éluder la loi et de blesser le sentiment public d'une manière aussi outrageante.

Au reste, pas de plainte contre Sir Robert Collier; personne ne met en doute ses capacités ni l'intégrité de son caractère. On admet qu'il est parfaitement qualifié pour le Banc et tout le monde se serait réjoui de sa nomination permanente comme juge des *Common Pleas*. Ce qui blesse, ce qui choque, c'est que le gouvernement a éludé la loi pour donner à un simple avocat une fonction à laquelle ne pouvaient parvenir que de vieux légistes qui avaient déjà longtemps servi l'Etat dans des tribunaux supérieurs. C'est le respect de la loi, l'amour de la hiérarchie—ces deux grandes forces de l'Angleterre—qui ont motivé cette censure énergique du Cabinet-Gladstone. Heureuse la nation où de tels sentiments existent: heureux le pays où la magistrature et la presse peuvent ainsi parler.

J. A. MOUSSEAU.

## A TRAVERS MES LIVRES.

A propos de la nouvelle année, la *Revue Anecdote* exhume une brochure signée Taveaux, curé de Mamy. Au lieu de titre, la première page porte ces quatre vers :

Vœux d'une âme bien née  
Pour la nouvelle année  
Aux auteurs de ses jours,  
Ses plus chères amours.

Le sommaire seul est en prose. L'auteur, à l'occasion de la nouvelle année, souhaite à ses parents la santé et le contentement,—l'aisance de la vie,—la paix du cœur et la félicité éternelle,—il voudrait rendre lui-même ses parents heureux,—leur bonheur fait le sien,—il demande à ses parents d'accueillir les efforts qu'il fait pour leur plaisir,—jouissance de l'auteur à s'entretenir avec ceux qu'il aime, cet amour l'inspire,—ses souhaits aux membres de la famille,—il sait gré à ses parents de l'avoir rendu poète,—quelques vers pour finir.

Après ce sommaire, l'auteur entre en matière :

Le premier jour de l'An,  
Un fils à sa maman  
Et à son tendre père  
Dit ce qui peut lui plaire.

Et il ajoute :

Etonné de ma voix,  
Qui forme quel uéfois  
D'heureux accords, j'admire  
Ce que je sais produire.

Il serait cruel, ce me semble, de chercher noise à ce brave curé sur le sentiment de satisfaction toute intime qui le porte à s'admirer dans les doux accords de sa lyre. Il est rempli de bonnes intentions, et sa tendresse filiale, de même que son amour fraternel, ne peuvent qu'être cités comme modèles en ces jours d'expansion et de souhaits à jets continus.

Un de nos poètes l'a dit :

Le jour de l'An, l'on fait des vœux  
Pour son ami, pour son amante;  
"Soyez content, vivez heureux,  
"Epreuvez fortune constante;  
"Voyez vos souhaits accomplis,  
"Et vos jours de bonheur remplis;"  
Est la chanson que chacun chante.

Ainsi s'exprimait M. Bibaud, dans son *Spectateur*, en l'an de grâce 1821.

M. Bibaud, comme M. Taveaux, est rempli, lui aussi, de bonnes intentions, et c'est tout particulièrement l'intention que je recherche en cette circonstance. Le jour de l'An est la fête du cœur, et peu important le rythme et la rime, pourvu que le cœur soit heureux et content.

Mais il faut des souhaits de bonne année pour que la décoration d'un jour de l'An soit parfaite. Vais-je donc me trouver dans la pénible nécessité de recourir à la rose, pour remplir cette agréable fonction, après avoir développé chez vous un goût ardent pour la poésie?

Soyez sans inquiétude, chers lecteurs, je n'ai qu'à consulter Bibaud, à l'année 1822, pour cueillir tout un superbe bouquet de souhaits rimés selon toutes les règles de l'art le plus irréprochable; attention donc :

A garçon, donc, je souhaite une femme  
D'un corps gentil et d'un esprit bien fait,  
Douce, agréable, aimante à son souhait,  
Et qui se dise et qu'on appelle dame;

A vierge, aussi, pour époux je souhaite  
Jeune homme qui puisse être son bonheur;  
Qui toujours soit gent et de belle humeur,  
Et qui, surtout, comme reine la traite;

A mère, fille gentille et charmante;  
A père, fils qui soit tout son portrait;  
Vertueux, sage, estimable, discret;  
Et qui jamais parents ne mécontente;

A tous santé de tout mal-aise exempté;  
Richesse à ceux que fortune éconduit;  
Bonheur à ceux qu'infortune poursuit,  
Et joie à ceux que tristesse tourmente.

J'espère qu'à présent, me voilà en règle, et que je n'ai plus qu'à me reposer sur les lauriers de M. Bibaud.

Ce recueil des poésies de M. Bibaud—soit dit en passant—est bien précieux. Non-seulement, il me donne d'excellentes formules pour aller droit au cœur de mes lecteurs et de mes lectrices par l'expression de souhaits bien sentis, mais encore il prend soin de m'avertir, en homme sage et qui connaît les usages de ce monde, qu'il ne faut pas doubler le cap du 1er janvier sans s'occuper de ses voisins, de ses amis et de ses connaissances. Ecoutez-le :

Le jour de l'An, chacun va voir  
Personnes de sa connaissance:  
Pour exempter de ce devoir,  
Il n'est ni raison ni dispense:  
Au confrère, au supérieur.  
Quoiqu'en disent le goût, le cœur,  
Il faut faire la révérence.

Admirez ici la fleur de poésie dont le parfum embaume le dernier vers : *faire la révérence*, pour : *faire visite*.... Est-ce assez charmant? Oh! les poètes, les poètes! Il n'y a qu'eux, et les parlements locaux, pour monter jusqu'au sublime....

Faisons donc nos visites, heureux gaillards que nous sommes, ou plutôt, non, faisons nos révérences. Courons ici, courons là, le sourire aux lèvres, et les délices du nouvel an dans le cœur. N'épargnons rien pour accomplir à la lettre le précepte de M. Bibaud. Qu'importe la fatigue, qu'importe les courbatures, qu'importe l'épuisement! *Périssent les colonies plutôt qu'un prin ipe!* hurlaient les révolutionnaires. *Périssent nos corps plutôt que les co tumes sociales chantés par Bibaud!* nous écrivions-nous à notre tour, à cette belle époque de l'année....

Au commencement de je ne sais plus quelle année, un mi-

nistre envoya à Horace Vernet sa carte de visite; le peintre la trouva tellement exagérée en grandeur qu'il résolut d'y répondre dignement. Il prit à cet effet un paravent de cheminée, et après y avoir collé une feuille de papier blanc, il mit son nom au milieu en grosses lettres au moyen d'une brosse, il fit ensuite appeler un commissionnaire et envoya porter cette singulière carte de visite à l'hôtel du ministre, qui ne fut pas peu surpris, et qui rit beaucoup de l'allusion. Il conta lui-même la chose à ses amis et garda la carte.

Si vous êtes en belle humeur, mes chers lecteurs, je vous engage à nous jouer quelques bonnes farces de ce genre. Je les chanterai ici même, entre une note de Mousseau et un entrefilet de David.

Lecteurs, je vous la souhaite bonne et heureuse, et comme j'ai encore un certain nombre de révérences à faire, permettez-moi de prendre congé de vous.

UN SOLITAIRE.

## LE FANATISME A L'ŒUVRE.

On lit dans la *Minerve* :

Nous venons de recevoir une lettre de Manitoba qui vraiment est de nature à assombrir l'horizon politique dans ce coin de la confédération, et prête matière à toutes sortes de conjectures. Ceux qui s'acharnent à la poursuite de Riel ont été jusqu'à insulter sa mère et sa sœur et les menacer de mort si elles ne leur dévoilaient sa place de refuge. Ces lâches, ils sont bien dignes de porter le masque, de rôder la nuit comme des êtres malfaisants et de frapper des femmes afin de leur arracher un inviolable secret.

Que ne tentent-ils de s'attaquer en plein jour et visière levée, à celui qu'ils pourchassent comme des vautours après leur proie? Aussi le mépris public fera-t-il justice de cette courardise et de cette indigne bassesse.

En livrant cette lettre sans plus de commentaires, nous nous demandons si l'opinion publique ne sera pas assez forte pour réagir contre ceux qui menacent de créer tout un abîme et d'amoindrir deux populations dont l'union seule peut assurer la prospérité de la nouvelle province.

Vendredi, 8 décembre, vers 9 heures du soir, une bande d'orangistes entraient masqués chez Madame Riel, qu'ils insultèrent ainsi que sa fille Marie, de la manière la plus révoltante. Armés de revolvers qu'ils pointaient tantôt sur madame Riel, tantôt sur sa demoiselle; ils les sommaient de leur dire où était M. Riel, jurant qu'ils voulaient le tuer.

Deux voisins arrivèrent à temps pour être témoins de l'horrible scène, mais avant qu'ils eurent donné l'éveil dans le voisinage et réuni quelques hommes, les assassins avaient pris la fuite.

Cet indigne complot a pu s'organiser dans le village de Winnipeg et ses auteurs ont pu en tenter l'horrible exécution sans que la police en eût connaissance ou du moins sans faire de démarches pour l'arrêter.

Voilà les messieurs d'Ontario à l'œuvre; leur début dans le pays les a fait connaître, *ces loyaux*, l'année dernière. Cette année, ils s'enhardissent et l'on peut voir ce que nous promet l'avenir, si le gouvernement ne se détermine pas à organiser une police qui mérite ce nom.

## FAITS DIVERS.

On lit dans le *Daily News* :

"Une découverte des plus importantes vient d'être faite sur les décombres de Chicago.

"Les pierres employées depuis 15 ans à la construction des édifices de cette ville, provenant d'une mine spéciale qui se trouve dans le voisinage, sont presque toutes de nature "oléifère," c'est-à-dire qui produit de l'huile, et s'il ne peut être conservé aucun doute sur la haute combustibilité de ces pierres, leur qualité tout à fait impropre à la construction des maisons est des plus évidentes.

Ces jours derniers, près du Lac Matapédia, on a trouvé le cadavre d'un homme, dont on ne connaît pas le nom. Sur le corps, on a trouvé trois blessures et l'on suppose que cet homme a dû être assassiné pour son argent, car avant de laisser l'hôtel Brochu, il s'était vanté qu'il portait sur lui une somme considérable.—*Moniteur Acadien* du 22 déc.

En France les manufacturiers d'allumettes emploient 25,000 ouvriers. Le capital investi dans ces manufactures est de sept millions de piastres. Le gouvernement se propose de taxer cette branche d'industrie, mais les manufacturiers d'allumettes disent que si le gouvernement impose cette taxe, la consommation des allumettes sera trois fois moindre qu'à présent, que cinq millions valant de propriété deviendront inutiles et qu'environ 20,000 ouvriers seront sans emploi.

Le gouvernement ne semble pas assez fort pour rencontrer l'opposition que suscitera cette taxe.

Un individu de Chicago s'est suicidé de la manière suivante : il a chargé un pistolet de poudre et de ouatte, et a empli d'eau sa chambre, puis a placé l'extrémité du pistolet dans sa bouche et a lâché la détente. L'explosion a été épouvantable et tout le dessus de la tête a été enlevée du coup.

Une femme qui s'est pendue dernièrement à Londres parce que son mari l'avait grondée pour avoir parlé aux autres locataires, a laissé les paroles suivantes écrites avec du blanc d'Espagne sur le dos d'un plateau à verres :

"Cher Jim : Tu m'as poussé à cette petite affaire. Soit bon envers le chien, et demande à Mde Little de prendre soin des oiseaux."

Dans un concert, à Boston, une jeune femme qui incommodait par son babillage incessant les personnes placées près d'elle, fut sommairement réduite au silence par un monsieur qui lui présenta un morceau de papier sur lequel il avait écrit qu'elle ne pensait peut-être pas révéler des secrets de famille à une grande partie de l'auditoire.

Nous soumettons les statistiques qui suivent aux célibataires et aux veufs :

On voit que de 25 à 30 ans 1,000 époux fournissent 6 décès; 1,000 célibataires, 10 décès, et 1,000 veufs, 22 décès.

De 30 à 35 ans, 1,000 époux fournissent 7 décès; 1,000 célibataires, 11 décès  $\frac{1}{2}$ ; veufs 19 décès.

De 35 à 40 ans, 1,000 époux fournissent 7 décès  $\frac{1}{2}$ ; 1,000 célibataires, 13 décès, et 1,000 veufs, 17 décès  $\frac{1}{2}$ , et ainsi de suite, à tous les âges suivants, l'homme marié continue à mourir moins facilement que le célibataire.

## AUX ABONNÉS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

HOMMAGE DU 1<sup>ER</sup> DE L'AN 1872.*Tempus fugit!*

Vents qui secouez les branches pendantes  
Des sapins neigeux au front blanchissant;  
Qui mêlez vos voix aux notes stridentes  
Du givre qui grince aux pieds du passant;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,  
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs;  
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues,  
Qui troublez du soir les saintes horreurs;

Craquements du froid; murmures des ombres;  
Frisson des forêts que l'hiver étreint,  
Taisez-vous!... Du haut des vastes tours sombres,  
La cloche a jeté ses sanglots d'airain!

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,  
Le bronze a sonné douze coups—Minuit!...  
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême  
Que l'avenir jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,  
Rapide moment sûtôt emporté,  
Cet instant qui naît et qui nous échappe,  
A fait faire un pas à l'Éternité!

Prompt comme l'éclair ou l'oiseau qui vole,  
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus;  
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,  
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus!

Un an vient de fuir; un autre commence...  
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,  
Vous qui disséquez la nature immense,  
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre;  
Où vont nos destins à peine aperçus;  
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre  
Avec nos bonheurs, nos espoirs déçus.

Ils vont où s'en va la vaine fumée  
De tous nos projets de gloire et d'amour;  
Où va le géant; où va le pygmée,  
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête;  
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants;  
Où va le zéphyr; où va la tempête;  
Où vont nos hivers; où vont nos printemps!...

Temps! Éternité! mystère insondable;  
Tout courbe le front devant vos grandeurs.  
Problème effrayant, gouffre inabordable,  
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs!

Atômes sans nom perdus dans l'espace,  
Nous roulons toujours en flots inconstants;  
Seul le Créateur, devant qui tout passe,  
Immuable et fort, plane sur les temps...

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

## ÇÀ ET LÀ.

Le *Pays* est mort: que Dieu ait pitié de son âme!  
La *Minerve* annonçait ainsi, jeudi dernier, la formation d'un nouveau parti:

Il paraît que les chefs du parti rouge, MM. Dorion, Doutre, Lafamme, vont être mis à la retraite, on le leur demande, ils y consentiraient ou à peu près. Et l'on dit que M. Geoffron, député de Verchères, M. Jos. Perreault, ex-député de Richelieu, et M. Jetté, avocat dans l'affaire Guibord, sont à la tête de ce mouvement. On a formulé un programme que l'on est maintenant en train de faire signer; chaque signataire est tenu de souscrire dix piastres, et la nouvelle organisation, si elle se complète, devra marcher sous la raison politique de "parti national" ou "parti de l'indépendance commerciale," ou parti..... de quelque autre chose.

MM. Jetté et Perreault ont publié, le lendemain, une lettre dans laquelle ils annoncent que les chefs du nouveau parti seront choisis et connus lorsque l'association sera au complet et comptera au moins 2000 membres.

Il est rumeur que le *Courrier du Canada* deviendra quotidien au commencement de janvier, et qu'il sera l'organe du gouvernement local.

Il faut avouer que Québec est bien la ville des surprises politiques. On fait beaucoup de bruit pendant la vacance, on dirait quelquefois que la révolution va tout jeter par terre, et quand les élections arrivent, on se bat pour le gouvernement, on n'élit que des candidats ministériels, et tous les journaux chantent les louanges du gouvernement.

L'hon. M. Hamilton ayant déclaré qu'il supporterait le ministère Blake, son adversaire, M. Boyd, s'est retiré, et il a été élu par acclamation.

## UNE OPINION IMPORTANTE.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier un article que M. l'abbé Provencher vient de publier dans le *Naturaliste*. C'est un prêtre qui parle, cette fois, et l'on sait qu'il parle bien. Il vient courageusement au secours de ceux qui ont voulu éviter des luttes religieuses qui n'avaient pas de raison d'être ici, et il appuie la position que nous avons prise au sujet de M. Veillot et de ses imitateurs:

"Les chaudes polémiques de l'ancienne Europe ont servi à induire en erreur, pensons-nous, plus d'un journal de notre Province. Là, l'impunité, le matérialisme, l'évent impudement

la tête, et tendent directement à anéantir la religion, en commençant à l'asservir dans la possession et l'exercice de ses droits; de là, l'apropos et la nécessité de frapper de grands coups; de là ces encouragements de la part des évêques et même du chef de l'église à la presse religieuse, afin d'écraser le monstre partout où il oserait lever ses étendards. On a lu avec satisfaction les foudroyants écrits de Louis Veillot et autres écrivains religieux, contre ces ennemis hontés de l'église et de la société, et dans notre esprit de foi, on a applaudi à un tel zèle et à un aussi louable courage; on s'est senti de suite la disposition de combattre de pareils combats; l'épée a été tirée du fourreau, la guerre sainte a été proclamée, mais où étaient les ennemis? où étaient les Sainte Beuve, les Rochefort, les Prince Napoléon, et *tuti qu'anti*, pour servir de cibles à tant de vaillance et de courage?...

Il ajoute que les journaux attaqués par la presse soi-disant religieuse ne méritaient pas les violences dont ils ont été victimes.

## L'UNIVERSITÉ LAVAL.

M. Langelier, de l'Université Laval, a écrit pendant la session, dans la *Nation* de St. Hyacinthe, des correspondances fort remarquables, mais dans lesquelles, à notre point de vue, il prenait trop souvent à partie son ex-adversaire, M. Gendron, député de Bagot.

Cela ressemblait trop à de la rancune.

Dans une de ses dernières lettres parlementaires en particulier, il a accusé M. Gendron d'avoir soustrait un document important qui aurait dû être mis devant le comité des chemins de fer. M. Gendron fut indigné et l'affaire fut portée devant la Chambre et M. Langelier fut soumis aux plus fortes censures.

Chose étrange! M. Bachand, de qui M. Langelier prétend avoir eu les renseignements qui l'ont inspiré, a déclaré que M. Gendron était incapable de commettre l'acte qu'on lui reprochait.

Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas que M. Gendron ait commis, au moins malhonnêtement, l'acte qu'on lui reproche, et nous ne croyons pas non plus que M. Langelier l'ait accusé malicieusement de cette faute.

Si nous faisons allusion à cet incident, c'est simplement pour blâmer ceux qui veulent rendre l'Université-Laval responsable des opinions émises par ses professeurs et même des fautes politiques qu'ils pourraient commettre.

Nous sommes certain que L'Université-Laval a le cœur et l'esprit hauts pour forcer ses professeurs à faire le sacrifice de leurs principes ou de leur patriotisme, pour tirer au cordeau leur pensées et leurs sentiments.

Etant admis le principe que ces professeurs éminents peuvent et doivent même s'occuper de politique, il est bien évident que l'intervention de L'Université, chaque fois qu'ils seraient accusés de quelque crime politique par leurs adversaires, serait absurde, indigne des hommes sages qui sont à la tête de cette institution.

Les lettres publiées par le Dr. Larue et par M. Langelier à ce sujet sont fières et indépendantes, dignes d'hommes de cœur et d'intelligence.

L'Université ne permettra jamais qu'on écrive sur ses murs: "pour entrer ici, il faut cesser d'être homme, d'avoir des opinions et des sentiments." C'est alors qu'on aurait besoin de dire qu'elle perdrait l'estime et la considération des honnêtes gens. Ils sont donc bien redoutables ces professeurs de L'Université qu'on ne puisse les combattre à tout moment sans vouloir obliger L'Université de les faire taire.

Mais s'il fallait fermer les portes de L'Université à tous ceux qui ont sur la conscience des fautes politiques, qui y entreraient?

Le grand-duc Alexis a envoyé \$1,000 à M. le Maire Coursol avec prière de les distribuer aux pauvres de Montréal. Ce n'est pas si mal. Evidemment il avait raison celui qui nous disait l'autre jour: mais savez-vous, monsieur, que ça va lui coûter cher au *Grand Turc* de voyager ainsi, à moins, dit-il, qu'il ait des passes.

## UN NOUVEAU JOURNAL.

Nous conseillons à nos lecteurs qui lisent l'anglais d'acheter le *Northern Journal*. C'est un excellent journal hebdomadaire rempli de bonnes choses bien dites, et on n'y trouve rien qui puisse froisser nos sentiments et nos croyances. On le trouve dans les dépôts, chez M. Perry, etc.

## DU FEU! DU FEU!

C'est là ce qu'on entend crier dans les faubourgs par une foule de petits enfants et de femmes qui grelottent. Le bois de corde se vend \$10.00! Et l'hiver menace d'être rude et long. Quelques citoyens s'alarment avec raison de ce triste état de choses pour les pauvres et suggèrent plusieurs remèdes. Par exemple, on propose que la Corporation obtienne de M. Brydges que le Grand-Tronc transporte à des prix réduits plusieurs mille cordes de bois, qu'elle achètera et vendra aux habitants de Montréal; d'autres ne veulent pas que la Corporation ait le droit de faire elle-même ce trafic, mais qu'elle obtienne seulement une réduction sur le fret et qu'elle laisse faire ensuite les commerçants.

Quelque soit le remède proposé, nous espérons que la Corporation et tous les bons citoyens s'entendront pour alléger la souffrance du peuple.

M. Emile Rousseau publie dans la *Minerve* des lettres qui sont fort remarquables. Chacun se demande quel est ce M. E. Rousseau, qui pense si juste et qui s'exprime si bien sur une foule de questions. Il y a quelque temps, il défendait avec

beaucoup de raison contre le *Nouveau-Monde*, une proposition émise par M. Laurier dans son discours sur le double mandat. L'autre jour il faisait de charmants portraits de plusieurs des principaux orateurs de la Chambre et suggérait des réformes importantes dans la législation. L'auteur de ces correspondances n'est certainement pas un homme ordinaire. Nous ferons plusieurs extraits de ses correspondances dans un prochain numéro.

L. O. DAVID.

## RARE.

On rapporte du célèbre Aguassiz un mot aussi naïf que beau. Un habile yankee voulait, comme la chose se pratique assez fréquemment aux Etats Unis, l'engager pour *lecturer* durant la saison d'hiver dans les grandes villes des Etats-Unis. Il offrait au savant une forte somme. Aguassiz ne répondit pas.

—"Mais vous n'y pensez pas, dit l'agent tout étonné; vous pouvez, dans une seule saison, gagner par vos lectures plus d'argent que vous en rapporterez dix ans d'études et de recherches."

—"Que voulez-vous, répartit tranquillement le savant; je n'ai pas le temps de gagner de l'argent."

Le journal américain qui raconte ce trait ajoute tristement et justement qu'on ne voit pas d'Américains répondre de la sorte; qu'au contraire ils se plaignent de n'avoir jamais assez de temps pour en gagner de toutes façons et en quantité suffisante pour satisfaire leurs appétits toujours grandissants. Comme c'est le journal de M. Greely qui dit cela, on ne nous accusera pas de calomnier les Américains.

J. A. M.

## LE JOUR DE L'AN, 1872.

L'an SOIXANTE-ET-ONZE est fini,  
Mon Dieu, soyez trois fois béni!

L'an SOIXANTE-ET-DOUZE sera  
Moins terrible, hélas!—On verra!

E. B. DE ST. AUBIN.

## LE PRINCE DE GALLES.

Le fils aîné de la reine Victoria, futur roi de l'Angleterre et de ses colonies, né en 1841, marié en 1863 à la belle Alexandra, fille du roi du Danemark, a eu six enfants de son mariage, dont cinq vivants.

On sait que le prince vint en Canada en 1860.

Le danger qu'il vient de courir a redoublé les sympathies du peuple anglais à son égard. Des dépêches avaient annoncé qu'il était mort, mais il a triomphé de la maladie, et sa convalescence a été saluée avec joie dans tout l'empire britannique.

A son ami le docteur POURTIER à Québec.—*L'Omniscience*, Réverie pour le Piano-Forte, par F. BOSKOWITZ.

Nos remerciements à qui de droit pour ce charmant envoi. On sait que M. Boskowitz est un artiste de premier ordre, un véritable artiste, au talent souple, plein de feu et d'entrain.

Que de puérilités dans le monde, chez les nations même les plus froides, les plus réservées en apparence! L'année que le prince de Galles s'est marié, trois mille garçons furent baptisés des noms d'Albert-Edouard, et quinze cents filles furent appelées Alexandra.

Mademoiselle Nillson a fait \$22,000 à New-York, en chantant vingt soirs.

## LES GRANDS DORMEURS.

On sait qu'un écrivain américain a fait un roman dans lequel il fait dormir son héros, Rip Van Winkle, pendant vingt ans. Ce qui semble une fiction poétique est pourtant arrivé; toutes les nations ont des légendes où il est question d'individus qui ont dormi pendant vingt-cinq, trente et même cinquante ans.

On dit que Epiménide, un poète crétois, étant tombé dans une cave, lorsqu'il était enfant, s'y endormit et continua de dormir ainsi pendant 57 ans. Mais pendant ce long sommeil, son esprit, dégagé de toute entrave, avait acquis des connaissances médicales et philosophiques extraordinaires.

Un nommé Tounalet, accusé d'avoir tué un soldat prussien en France, a été acquitté par un jury français. Cet acquittement a mis les Prussiens en fureur. Ils ne parlent que de vengeance, et les Français en font à peu près autant. L'année 1872 se passera-t-elle sans qu'une nouvelle guerre éclate entre ces deux nations.

Un jeune homme d'Indiana s'offrit pour rire en mariage à six jeunes demoiselles, et fut extraordinairement surpris de voir accepté par toutes.

A Philadelphie deux nouveaux mariés sont morts de la picote en moins d'une semaine après leur mariage.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## NAINANCE.

A St. Louis de Gonzague, la dame du Capt. T. C. deLorimier, un fils.

# AUX ABONNÉS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

HOMMAGE DU 1<sup>er</sup> DE L'AN 1872,

*Tempus fugit !*

Vents qui secoues les branches pendantes  
Des sapins neigeux au front blanchissant ;  
Qui mêles vos voix aux notes stridentes  
Du givre qui grince aux pieds du passant ;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,  
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs ;  
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues,  
Qui troubles du soir les saintes horreurs ;

Craquements du froid ; murmures des ombres ;  
Frisson des forêts que l'hiver étreint,  
Taisez-vous !... Du haut des vastes tours sombres,  
La cloche a jeté ses sanglots d'airain !

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,  
Le bronze a sonné douze coups—Minuit !...  
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême  
Que l'avenir jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,  
Rapide moment sitôt emporté,  
Cet instant qui naît et qui nous échappe,  
A fait faire un pas à l'Éternité !

Prompt comme l'éclair ou l'oiseau qui vole,  
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus ;  
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,  
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus !

Un an vient de fuir : un autre commence...  
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,  
Vous qui distiquez la nature immense,  
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils ?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;  
Où vont nos destins à peine aperçus ;  
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre  
Avec nos bonheurs, nos espoirs déçus.

Ils vont où s'en va la vaine fumée  
De tous nos projets de gloire et d'amour ;  
Où va le géant ; où va le pygmée,  
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour ;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête ;  
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants ;  
Où va le zéphyr ; où va la tempête ;  
Où vont nos hivers ; où vont nos printemps !..

Temps ! Éternité ! mystère insondable ;  
Tout courbe le front devant vos grandeurs.  
Problème effrayant, gouffre inabordable,  
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs !

Atômes éternels nous perdus dans l'espace,  
Nous roulons toujours en dots inconstants ;  
Seul le Créateur, devant qui tout passe,  
Immuable et fort, plane sur les temps...

Louis-H. Faisans.





JOSEPH-FRANÇOIS PERRAULT.



LE JEUNE ARTISTE.



Lithographié par Leggo & Co. Montreal.

SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE DE GALLES.

L'Opinion Publique, 4 Janvier, 1872.



"VOILA UN BON PAPA!"

## NOTRE PRIME.

## "AU PIED DE LA CROIX."

Gravé par A. DANSE, d'après le Tableau du célèbre Peintre THOMAS.

Cette superbe gravure, chef-d'œuvre artistique et religieux, est prête à être distribuée à ceux de nos abonnés qui se trouvent dans une des catégories suivantes :

1o. Ceux qui auront payé leur abonnement courant, pourvu que le terme pour lequel ils auront payé renferme les trois premiers mois de l'année prochaine.

2o. Ceux dont l'abonnement expire le, ou avant le 1er Janvier prochain, et qui le renouvelleront, en payant le terme courant et les six mois suivants, d'avance.

3o. Enfin les nouveaux abonnés qui donneront leurs noms d'ici au 1er Janvier, et paieront pour six mois en s'abonnant.

N. B.—Les nouveaux abonnés peuvent faire leur abonnement soit du 1er Mai dernier (numéro dans lequel commence le roman de l'Intendant Bigot, et dans ce cas, ils devront payer un an d'abonnement), soit du 1er Janvier prochain.

Ces conditions que nous mettons à la distribution de notre PRIME paraîtront justes et raisonnables à tous nos abonnés, lorsqu'ils auront vu cette gravure. Rien de semblable n'a jamais été publié jusqu'à ce jour en Amérique, et personne ne peut en acheter une copie nulle part à moins de CINQ DOLLARS. C'est le prix de la gravure que nous donnons aux abonnés de l'*Opinion Publique*. Nous n'en dirons pas davantage.—Voyez la gravure et jugez-en par vous-mêmes. Nos agents l'ont maintenant reçue pour les abonnés de leur districts respectifs. Ceux de nos abonnés qui résident dans des endroits où nous n'avons pas d'agent, recevront par la poste, en se conformant aux conditions susdites, leur gravure, soigneusement roulée sur un bois, et les frais de poste payés.

Montréal, 26 Octobre 1871.

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 4 JANVIER 1872.

1871.

"Une des grandes maladies de notre époque, maladie dont on voit les symptômes dans tous les partis, est cette impatience qui souvent se change en fureur, et qui n'est qu'un triste résultat du défaut de morale. On veut jouir à l'instant; on ne sait point, comme le sage, mettre son bonheur à travailler pour les générations à venir. On est assez ignorant pour croire que le travail éphémère de l'homme peut suppléer au long travail du temps. A cette ignorance se joint la vanité; on com promet tout pour cette petite passion. On rougirait d'hésiter, de réfléchir; et l'on aime mieux hasarder les intérêts les plus chers que de paraître craindre un danger." Ces profondes paroles écrites pour la France de 1825, s'adressent encore avec plus de vérité à cette pauvre France de 1871. Que de maux sa légèreté, sa vanité, son orgueil, son absence de morale et de la religion ont accumulés sur sa tête depuis le 16 juillet 1870 au 10 mai 1871, date de la signature du Traité de Francfort!

Oui, il fut triste le premier jour de l'an 1871 pour la France et tous ceux qui l'aiment. Elle avait été partout battue et massacrée: Strasbourg, Metz, Thionville, Mézières, Orléans, Amiens, Rouen avaient succombé. Paris était assiégée par les Prussiens et la famine. Pourtant, le génie de Moltke et de Bismark, l'hydre révolutionnaire lui réservaient encore quelque chose de pire. Chanzy, Faidherbe et Bourbaki, malgré d'héroïques efforts pour percer les lignes prussiennes et voler au secours de Paris, sont écrasés et leurs armées dispersées et faites prisonnières par les colonnes sans cesse grossissantes de Guillaume. C'est en vain que Vinoy et Trochu essaient de faire des trouées à travers les assiégeants. La grande cité du bel esprit et de la corruption est condamnée et elle entraîne dans sa chute le reste de la France. Elle capitule et se rend sans condition le 24 janvier. La capitulation est suivie d'un armistice de 15 jours—prolongée plus tard—afin de laisser à la France le temps d'élire une assemblée représentative pour décider de la paix ou de la guerre.

Les préliminaires, acceptés par l'assemblée le 23 février, deviennent Traité le 10 mai; à force de supplications et d'interventions amies, la France obtient des termes un peu meilleurs. Elle garde toute sa marine et toute ses colonies, une partie de la Lorraine et l'indemnité est réduite de cinq milliards à quatre milliards et demi. C'est déjà énorme et la France ne se relèvera que par un miracle.

Pendant que Thiers et l'assemblée travaillent à obtenir des conditions moins draconiennes et à réorganiser la France, les socialistes et les communistes de Paris font leur possible pour déshonorer la France et l'humanité. La postérité refusera de croire que des Français ont pu, pendant l'agonie de leur mère, tourner leurs armes contre elle afin d'aider à la Prusse à compléter l'assassinat. Ces monstres à face humaine, qui fuyaient devant l'ennemi,

qu'ils avaient ni pu ni voulu sauver la France, ne voulaient pas qu'elle fut sauvée par d'autres. Chacun se rappelle encore les forfaits de cette bande de brigands, qui ne surent trouver du courage que contre des Français: meurtre et massacre des généraux Lecompte et Thomas, de l'Archevêque de Paris, des otages, de citoyens inoffensifs; pillages et destruction des résidences privées, des édifices et des monuments publics. Ils ont imposé à Paris un nouveau siège et un avant-goût de toutes les horreurs de '93. Il a fallu que la France reconquit Paris.

Il y a eu, dans ces ignobles rapsodies du règne de la terreur, quelque chose de presque aussi triste, d'aussi lamentable que les crimes commis: c'est la lâcheté des honnêtes gens. Paris comptait deux millions d'âmes et une poignée de scélérats lui a fait la loi et a tenu la France en échec pendant deux mois!!! Il a bien eu raison celui qui a dit que la canaille n'avait monté sur le dos des honnêtes gens que parce que les honnêtes gens se tenaient à plat ventre. La France serait longtemps sans reprendre sa place si elle n'avait pour l'aider que des honnêtes gens aussi courageux que ceux de Paris.

Depuis ces événements, la France a un peu respiré: elle a déjà payé à Bismark deux milliards: son armée se refait et elle pense sérieusement à sa revanche. Prend-elle le bon chemin pour arriver là? C'est difficile de répondre affirmativement. Son régime politique provisoire, qui ouvre la porte à toutes les ambitions et à tous les coups de main, pouvait suffire pour la nécessité qui l'avait provoqué; mais à mesure que la position se régularisera; que le pays, libéré de l'indemnité et de l'occupation étrangère, commencera à penser aux moyens de trouver de nouvelles et plus solides assises, on découvrira de plus en plus la fragilité d'un système qui ne s'appuie sur aucun principe, qui n'offre pas de garantie de durée, qui n'est toléré que comme un expédient temporaire et une trêve à la guerre des partis.

Nous nous sommes arrêté longtemps sur les malheurs de la France et sa position actuelle: c'est bien le plus grand événement de l'année et l'un des plus considérables du siècle. Dans le reste de l'Europe, rien de bien saillant à enregistrer durant l'année.

Victor-Emmanuel a consacré la spoliation des Etats du Pape, il s'est définitivement installé à Rome et il y vient d'ouvrir son parlement.

La Russie arme, l'Autriche se recueille et change de ministres pour plaire tantôt à la Prusse, tantôt à la Russie; la Prusse tient l'arme au bras pour empêcher la France de "repandre sa revanche." L'Angleterre elle-même a réorganisé son armée et augmente sa marine pour se trouver prête à toute éventualité. Elle a aboli "l'achat des commissions" et introduit le système de la promotion par le mérite.

Deux plaies rongent l'Europe: l'Internationale et les armements ruineux; la force en bas et la force en haut; la misère et la violence en bas—le socialisme, la lutte fraternelle; l'ambition et la violence en haut—la guerre en permanence. Voilà ce qu'a produit le raffinement d'une civilisation qui a cru pouvoir remplacer le christianisme par le rationalisme et l'athéisme. En somme, l'ensemble des faits qui se sont accomplis pendant l'année 1871, rend de plus en plus opportune la solution du problème posé dès le commencement du siècle: L'Europe peut-elle se sauver sans redevenir chrétienne?

Nous coulons, de ce côté-ci de l'Atlantique, une existence beaucoup plus calme. Ce n'est pas que l'année ait été stérile; des événements très importants en ont marqué le cours. En première ligne vient le Traité de Washington, qui a réglé par l'arbitrage une difficulté qui était grosse de dangers et de périls pour l'avenir. Signé le 8 mai à Washington, il a été ratifié subséquemment par l'Angleterre et les Etats-Unis; les deux grandes nations sont satisfaites, surtout les Américains. En Canada, on a été aussi surpris que mécontent. Dans la question des pêcheries et de la navigation du St. Laurent, on considère que les intérêts de la Puissance ont été sacrifiés à l'avidité de nos voisins: toutefois, cette partie du Traité qui nous concerne n'aura de force qu'en autant que le Parlement Fédéral voudra bien la ratifier. On a parlé de compensations à être fournies par l'Angleterre. Les débats de la prochaine session nous révéleront tout.

La situation, aux Etats-Unis, est toute dorée, au dire de Grant, dans son message présidentiel du 4 décembre; le peuple est prospère, les relations avec toutes les nations étrangères sont excellentes et toutes fraternelles et les finances ne laissent rien à désirer.

"La dette nationale, dit Grant, a été réduite de \$8,557,126.80 durant l'année, par la négociation des bons nationaux à un taux d'intérêt moins élevé.

"L'intérêt sur la dette publique a été tellement diminué que maintenant le montant à prélever pour l'intérêt est de 17 millions de moins que le premier mars 1869."

En face d'un tel résultat, le Président croit devoir conseiller la réduction des taxes.

L'incendie de Chicago, la poursuite et l'arrestation des

démocrates qui volaient et pillaient le trésor municipal de New-York, le désarroi que la découverte de ces fraudes gigantesques ont jeté dans le parti démocrate, naguère si puissant, la réception si enthousiaste et si curieuse faite par la fière république au fils d'un despote,—le Grand duc Alexis,—sont des événements trop récents et trop près de nous pour mériter autre chose qu'une simple mention.

Notre ciel politique a été comparativement serein durant l'année qui vient de finir. Il y a eu peu de débats, peu de querelles, point de tempêtes; mais beaucoup de faits se sont produits, beaucoup de tendances se sont accusées. La Colombie Anglaise est entrée dans la Confédération; on s'est engagé à construire un chemin de fer du Pacifique sur notre territoire. Les explorations sont déjà commencées et dans un an il faudra poser la première lisse; dans huit ans, la Colombie anglaise et nos vastes possessions du Nord-Ouest seront en communication directe avec le reste de la Puissance.

La politique des chemins de fer et des chemins à lisses en bois a été vigoureusement poussée. L'on en fait et l'on va en faire partout; l'on en demande partout. Plusieurs ont été commencés en 1871; plusieurs autres en perspective ont fait un grand pas et seront probablement commencés au printemps.

Le résultat du recensement, si désastreux pour les Canadiens-Français, ne peut manquer de stimuler l'ardeur de nos hommes publics, comme il a déjà activé le mouvement manufacturier en provoquant la formation d'un Comité de la Chambre Locale pour étudier les moyens de développer nos ressources industrielles. La question se pose brutalement et il n'y a plus à l'éviter. Quelles que soient les causes de l'émigration des Canadiens-Français, il faut l'empêcher à tout prix, ou remplacer ceux qui s'en vont par une immigration française ou belge, ce qui est peut-être difficile, si non impossible. Autrement nous sommes noyés non seulement à Ottawa, mais nous sommes débordés même dans la Province de Québec. Mais le moyen?—Des chemins de fer, des communications partout, une éducation plus pratique pour améliorer la culture, augmenter nos richesses agricoles et fonder une industrie nationale.

Il ne faut pas, néanmoins, se désespérer; il ne faut pas, par un patriotisme mal entendu, par des impatiences et des excitations que ne justifient pas les circonstances et qu'une saine politique désapprouve, embrouiller la situation, compromettre l'avenir et tout livrer au hasard des luttes de parti. La nation ne pourra se sauver que par la nation. Au reste, nos hommes publics ont l'oreille au guet et comprennent la situation. Ils n'encouragent tant les chemins de fer que parce-qu'ils savent que les chemins doivent inévitablement amener le reste. Et si, plus tard, pour encourager et développer davantage une industrie que les besoins auront créée, il devient nécessaire d'élever le tarif, qui nous empêche de le faire? L'Angleterre, en enlevant son dernier soldat du sol canadien, nous dit qu'elle le fait pour nous laisser davantage la plénitude du *self-government*, et nous accoutumer à marcher tout seuls. Essayons donc. La tentative en vaudrait la peine, ne serait-ce que pour fermer la bouche à ceux qui prétendent qu'on ne pourra avoir ici d'industries que par l'indépendance ou l'annexion.

La crise ministérielle à Ontario couronne par l'agitation une année commencée dans le calme plat. L'administration *clear-grit* est formée, ayant M. Blake à sa tête; on dit qu'elle va être forte et qu'elle commandera ce que les anglais appellent *a good working majority*. Le contre-coup de cette révolution ne peut manquer de se faire sentir à Ottawa et d'y produire des complications dont personne ne peut encore exactement prévoir l'issue. Les libéraux du Bas-Canada sont dans la jubilation et croient voir de nouvelles chances d'arriver dans la victoire de leurs frères d'armes du Haut-Canada. Ils sont à s'agiter, à se réorganiser et à se préparer; ils taillent, ils coupent, ils émondent tout ce qui jusqu'ici a nui à la croissance de l'arbre et l'a tenu à l'état de frêle arbrisseau. On a tué "Le Pays," on va trancher la tête aux chefs, on va se mettre en règle avec l'Eglise et fonder un organe respectable. Tant mieux! L'alliance intime avec les libéraux du Haut-Canada donnera encore à ceux d'ici un autre avantage: elle les débarrassera des chimères de l'annexion et de l'indépendance, dont ne veulent pas du tout Brown, McKenzie, Blake et les autres.

Là-dessus ils ne céderont rien, et comme ils constitueront la grande majorité, ils imposeront nécessairement leurs idées à leurs alliés du Bas-Canada. Mais quand toutes ces heureuses transformations se seront opérées chez les libéraux du Bas-Canada, nous ne voyons plus du tout ce qui pourra les séparer des Conservateurs. Encore une fois, tant mieux! Ce sera le commencement de l'union complète des Canadiens-Français que nous rêvons depuis la Confédération et que nous croyons nécessaire à Ottawa.

J. A. MOUSSEAU.





